

Célébrer, mobiliser et mettre en scène : le spectaculaire dans les manifestations festives soviétiques des années 1920

En avril 1920, quelques jours avant la célébration du 1^{er} Mai, devenu, avec le 7 novembre, principale fête soviétique, Anatoli Lounatcharski¹, vieux bolchevik, homme de lettres et commissaire du peuple à l'Instruction publique, faisait part d'une certaine déception à l'égard des fêtes révolutionnaires soviétiques. Tout en reconnaissant le succès de quelques célébrations, « pittoresques » et « magnifiques », il avouait que « de ce point de vue, nous nous sommes avérés moins vifs et moins doués de génie créateur que les Français de la fin du xviii^e siècle, aussi bien les organisateurs que les masses² ». Si la comparaison avec la France n'étonne personne, tant cette référence historique est présente dans la Révolution russe³, un tel constat peut surprendre chez celui qui, depuis le début, fut l'un des principaux inspirateurs et organisateurs des fêtes bolcheviques – et qui, par ailleurs, resta toujours nostalgique de sa première expérience en la matière, la célébration du 1^{er} mai 1918 à Petrograd⁴.

1. Pour translittérer les noms et les mots russes, nous avons utilisé la norme ISO9, sauf pour certains noms qui ont une transcription usuelle en français, comme Lénine.

2. Anatoli Lounatcharski, « O narodnyh prazdnestvah » [« À propos des fêtes populaires »], *Vestnik Teatra*, n° 62, 27 avril 1920, p. 4-5.

3. Sur les influences de la Révolution française, voir notamment Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et Jacobins. Itinéraire des analogies*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque historique Payot », 1989, 310 p.

4. Voir, par exemple, sa description enthousiaste de cette célébration faite sur-le-champ : « Pervoe maï 1918 g. (Ėskizy iz zapisnoj knižki) » [« Le 1^{er} mai 1918 (Notes du carnet) »], *Plamâ*, n° 2, 12 mai 1918, p. 2-4, ainsi que ses souvenirs publiés huit ans plus tard : « Pervyj prazdnik posle pobedy » [« Première fête après la victoire »], *Krasnaâ Niva*, n° 18, 2 mai 1926, p. 8.

A posteriori, la déception du commissaire du peuple peut sembler d'autant plus incompréhensible que l'année 1920 fit entrer les célébrations révolutionnaires russes dans la postérité, grâce à une série de mises en scène de masse (ou actions de masse, *massovoe dejstvie*) grandioses qui eurent lieu cette année-là à Petrograd, à l'occasion de différentes dates du « calendrier rouge », telles que le 1er Mai et le 7 Novembre⁵. Les articles publiés dans le même numéro que celui de Lounatcharski faisaient d'ailleurs écho à l'engouement de la Russie révolutionnaire pour les mises en scène de masse, censées abolir les frontières entre le public et les acteurs et réaliser le rêve de la synthèse des arts. Ces textes évoquaient néanmoins un autre élément qui peut nous aider à comprendre la réserve exprimée par Lounatcharski. Les scénarios festifs novateurs, prévus pour le 1er Mai et mentionnés dans ce numéro, furent remis à plus tard, car au moment de sa publication, le modèle festif existant, articulé autour des rassemblements et de la manifestation, connut une remise en cause profonde. Elle s'exprima principalement dans la décision politique, prise au niveau central, de remplacer ces formes habituelles par un élément nouveau, le « samedi communiste » (*subbotnik*). Son introduction trahit un revirement essentiel des orientations de la propagande bolchevique.

Lounatcharski ne s'arrêtait guère sur les défauts des fêtes existantes. En se tournant vers l'avenir, où le peuple soviétique « allait devoir sans doute dépasser⁶ » les Français dans le domaine festif, il consacrait son article à ce qu'allait devenir la fête révolutionnaire soviétique. Se référant toujours à la Révolution française, il définissait la fête comme un moment où « le peuple tout entier exprime son âme devant lui-même » et devient « un spectacle » pour lui-même. Il se joignait ainsi à ce rêve éternel exprimé notamment par Jean-Jacques Rousseau dans sa lettre à d'Alembert en 1758 :

Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les Spectateurs en

5. Evgenij Rûmin, *Massovye prazdnestva* [Les Fêtes de masse], Moscou/Leningrad, GIZ, 1927, p. 22-40 ; Claudine Amiard-Chevrel, « Les actions de masse à Petrograd », dans *Les Voies de la création théâtrale. Mises en scène des années vingt et trente*, t. 7, Paris, CNRS Éditions, 1979, 537 p. ; Katerina Clark, *Petersburg, Crucible of Cultural Revolution*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1995, 377 p. ; Nicolas Evreinov, *Histoire du théâtre russe*, Paris, Le Chêne, 1947, 463 p. ; Konstantin Rudnitski, *Théâtre russe et soviétique, 1905-1935. Avant-garde et tradition*, Londres/Paris, Thames & Hudson, 2000, 319 p. ; Coll., *Le Théâtre de l'agit-prop de 1917 à 1932*, Lausanne, la Cité/L'Âge d'homme, 1977-1978, 4 tomes ; James von Geldern, *Bolshevik Festivals, 1917-1920*, Berkeley, University of California Press, coll. « Study on the history of society and culture », 1993, 316 p. [voir en particulier les chapitres 5 et 6].

6. Toutes les traductions sont de l'auteur.

Spectacle ; rendez-les acteurs eux-mêmes ; faites que chacun se voye et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis⁷.

Cette citation, accompagnée de quelques autres allant dans le même sens – notamment celles de Richard Wagner et de Romain Rolland sur le théâtre du peuple –, fut présente dans la plupart des publications soviétiques consacrées aux fêtes durant les premières années après la Révolution. Les questions telles que « comment faire en sorte que le rassemblement du peuple – et la vue d'un tel rassemblement – soit une source de fête ? », « comment puiser le spectaculaire dans le peuple lui-même, dans son élan, son enthousiasme, ses émotions ? », allaient hanter les organisateurs et les théoriciens des célébrations soviétiques tout au long des années 1920.

Dans cet article, nous nous intéressons à la façon dont ils cherchèrent à mettre en scène les masses dans les fêtes. En examinant à la fois l'abondante littérature consacrée à l'organisation des célébrations publiques (manuels contenant les conseils et les scénarios modèles, premières histoires des fêtes de la Révolution russe...) et la pratique festive des années de la Nouvelle politique économique (NEP, 1921-1928) – pratique que nous connaissons grâce au miroir, inévitablement déformant mais si parlant, des reportages de la presse⁸, des plans et des comptes rendus des commissions d'organisation, des analyses critiques faites par les auteurs des manuels –, nous discernons des évolutions importantes qui, dans les années 1920, concernent la conception de la nature et des objectifs du spectacle festif, la définition de ses participants et destinataires.

Dans un premier temps, nous verrons comment, après une courte période de flottements dans le programme festif, la manifestation fut replacée au centre de la célébration soviétique, et sa fonction mobilisatrice réinventée et réaffirmée, cette fois-ci dans sa dimension nationale plutôt que partisane. En mettant l'accent sur le nombre – de plus en plus important – de participants, en soulignant leur hétérogénéité démographique et sociale (donc leur représentativité), cette nouvelle manifestation devenait spectacle d'une nation mobilisée autour d'un État. Elle était alors capable, comme nous le verrons dans un deuxième temps, de maints miracles, tels que la transformation des foules bigarrées en un corps soudé, ordonné et harmonieux, ou encore l'effacement des frontières entre participants et spectateurs. Les masses de spectateurs

7. Jean-Jacques Rousseau, « Lettre à d'Alembert », dans Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, vol. 5, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 115.

8. Sur la notion de « manifestation de papier », voir Pierre Favre (dir.), *La Manifestation*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1990, p. 117.

devenant spectacle, assistait-on alors à la réalisation du rêve de Rousseau ? Rien n'est moins sûr, car ce spectacle voyait surgir de nouveaux destinataires, en premier lieu le monde impérialiste dont l'existence donnait par ailleurs du sens à la mobilisation. La mise en scène n'avait alors rien de la simplicité rêvée par le philosophe genevois, car elle était régie par des règles de plus en plus strictes et élaborées, où rien ne devait, en théorie, être laissé au hasard et à l'improvisation. Cela concernait tous les éléments de la fête, même ceux qui semblaient relever des distractions ou demandaient une forte implication des participants de base. C'est ainsi que le « carnaval politique », analysé dans la troisième partie de cet article, eut du mal à se maintenir au programme des célébrations soviétiques, et ce malgré sa forte portée pédagogique. Cette analyse serait enfin incomplète sans une réflexion, en guise de conclusion, sur le statut, particulier et ambigu, du spectaculaire dans la pensée et la pratique festives et de façon plus générale, dans l'idéologie et la société soviétiques. Certes, l'idée du spectacle fut vite introduite dans le champ de la propagande bolchevique, comme en témoigne, par exemple, l'apparition du terme *agitacionno-zrelišnyj* (littéralement : « relatif à la propagande et aux spectacles ») ; mais sa place et sa légitimité n'ont jamais semblé acquises complètement et définitivement.

1920 : la mise en cause du modèle festif révolutionnaire

Dès 1917, la manifestation est au cœur de la fête révolutionnaire, puis bolchevique et, enfin, soviétique⁹. Elle le sera aussi, dans les années 1930, puis durant toute la période soviétique après la Seconde Guerre mondiale, où les rangs de manifestants traversant aux yeux du monde la place Rouge ne sont qu'une partie des cortèges qui parcourent les rues des villes soviétiques à l'occasion du 1er Mai et du 7 Novembre.

Or, à l'occasion du 1er mai 1920, la manifestation disparaît de l'arsenal festif soviétique. Comment expliquer ce rejet brutal de l'élément central de la fête ouvrière, socialiste, révolutionnaire ? La raison officielle est son remplacement par le « samedi communiste » (*subbotnik*), travail collectif bénévole consistant en des tâches d'utilité publique, telles que le nettoyage de rues, le démontage des maisons délabrées, la réparation des transports et des

9. Voir l'analyse du meeting et de la manifestation comme matrices de la célébration révolutionnaire dans Emilia Koustova, « Les fêtes révolutionnaires russes entre 1917 et 1920 : des pratiques multiples et une matrice commune », *Cahiers du monde russe*, vol. 47, n°4, 2006, p. 683-714.

équipements industriels. Avec l'introduction du *subbotnik*, expérimenté déjà à plusieurs reprises depuis avril 1919, l'accent est mis sur le travail et le monde de la production. À la sortie de la guerre civile, la reconstruction de l'économie devient une priorité, et toute la propagande soviétique est réorientée de façon à stimuler la productivité et à promouvoir les valeurs liées au travail. Le *subbotnik* en tant qu'élément central du 1er mai 1920 a ainsi une double signification : pratique, car il permet de mobiliser les masses pour un travail bénévole le jour de fête, et symbolique, traduisant un nouveau rapport au travail censé devenir, dans la société socialiste, une source de joie et d'épanouissement. Il y avait cependant une autre raison à un tel changement. Si la manifestation est abandonnée et si le rassemblement-meeting perd sa place centrale au sein du programme festif, c'est aussi parce que le modèle festif révolutionnaire, dont ils constituent une matrice, traverse une crise. Les premières fêtes bolcheviques, situées dans la lignée des rituels du mouvement ouvrier prérévolutionnaire, se construisirent essentiellement comme des moments de mobilisation, souvent partisane, à travers les formes empruntées aux luttes politiques. Dans les mois qui suivirent la révolution d'Octobre, ces formes – meeting et manifestation – commencèrent à être instrumentalisées par l'appareil de la propagande bolchevique naissant. Se transformant en outil de pédagogie à l'usage du pouvoir, elles se vidaient peu à peu de leur substance, de leur sens politique initial, la communication étant de plus en plus canalisée et ritualisée, et les moments de mobilisation toujours mieux encadrés. Malgré les tentatives pour les enrichir, leurs rituels et leur langage symbolique restaient extrêmement simples, laconiques, voire rudimentaires : un cortège sobre et militarisé où le rouge des drapeaux ne suffisait pas à casser la monotonie du gris des capotes militaires, un rassemblement axé sur la parole et pauvre en gestes et en images¹⁰. Cette transformation progressive des fonctions de la fête, accompagnée d'un maintien de ses anciennes formes, contribua sans doute à miner la popularité des rituels festifs bolcheviques. En effet, comme en témoignent les constats alarmants des professionnels de la propagande soviétique, la popularité des manifestations et des meetings (festifs et autres) s'effritait, les « masses » se montrant de plus en plus indifférentes et difficiles à mobiliser. Ainsi, en janvier 1921, la conclusion de la *Pravda* était sans ambiguïté : « Au bout de trois ans et demi, l'ouvrier n'en peut plus des meetings et des réunions.

10. Adrian Piotrovskij, « Hronika leningradskih prazdnestv 1919-1922 gg. » [« Chronique des fêtes à Leningrad, 1919-1922 »], dans *Massovye prazdnestva. Sbornik komiteta sociologičeskogo izučniâ iskusstv* [Les Spectacles de masse. Recueil du comité d'étude sociologique des arts], Leningrad, Academia, 1926, p. 56.

Il n'y va pas, et cette forme de propagande est en train de passer au second plan¹¹. » Les manifestations étaient à leur tour jugées « fatigantes » pour les travailleurs, car elles prenaient trop de temps et d'énergie¹².

Au-delà des constats de « fatigue » des masses et de banalisation des instruments festifs existants, certains témoins allaient jusqu'à rendre explicite l'idée de l'inadéquation entre le nouveau contexte et le modèle festif hérité du mouvement révolutionnaire et axé sur la manifestation. Un des spécialistes du sujet impliqué dans l'élaboration de la « méthodologie festive » livra, en 1926, une analyse surprenante par sa franchise et sa perspicacité. Bien qu'il soit aussi critique à l'égard de la pratique des années 1920, nous retenons ici surtout son analyse des formes prérévolutionnaires et révolutionnaires de la fête :

[...] cette forme ne correspond pas tout à fait aux besoins actuels des travailleurs de notre Union. Comme les enquêtes le montrent, les manifestations et les fêtes révolutionnaires actuelles ne représentent plus une source d'énergie comparable ne serait-ce qu'à celles de 1919. Quelles sont les raisons de cela ? Pourquoi aujourd'hui l'ancienne forme de la manifestation ne satisfait-elle pas les participants ? Avant tout, parce que cette forme, née avant la révolution, s'est cristallisée dans les premières années révolutionnaires, mais depuis, la vie quotidienne et les conditions économiques ont beaucoup évolué. La situation politique a également changé... Les slogans portés par les manifestants changent. Il suffit de rappeler que la manifestation est née et a existé avant la révolution (et continue à exister en Occident) comme forme de pression directe sur la bourgeoisie. Les masses ouvrières sortaient dans la rue pour essayer d'obtenir, grâce à la manifestation, des hausses de salaire, une réduction de la durée du travail, une introduction des allocations de chômage. Elles sortaient dans la rue pour désorganiser la vie urbaine et montrer leur force au bourgeois désemparé. Pendant la guerre civile, quand tout travailleur était un soldat de la Révolution, la manifestation revêtait la signification d'une revue militaire. L'essentiel était alors de compter ses forces et de se montrer prêt à agir aussi bien devant les organisateurs en charge de la défense de la Révolution, que devant les agents de la contre-révolution. Dans les deux cas, la signification pratique de la manifestation était claire à tous les participants. Chacun savait pourquoi il sortait dans la rue. [Par la suite] la forme des manifestations resta la même alors que son contenu changea. La masse des participants a perdu le sentiment de connaître l'objectif concret, vivant de la manifestation. Le participant ordinaire a cessé de comprendre pourquoi il devait aller à la manifestation. Peu à peu, la manifestation est devenue pour lui un rituel qu'on accomplit par tradition¹³.

11. *Pravda*, n° 15, 25 janvier 1921.

12. GOPANO [Archives sociopolitiques de la Région de Nijni Novgorod], 1/1/766, p. 59.

13. Vitalij Žemčuznyj, *Kak organizovat' oktâbr'skuû demonstraciû* [Comment organiser une manifestation d'Octobre], Moscou/Leningrad, 1927, p. 5.

Le rassemblement et la manifestation révolutionnaires aux rituels rudimentaires et au langage symbolique laconique semblaient peu à même de véhiculer les nouveaux messages, plus complexes et nuancés, que cherchait à transmettre le régime en pleine mutation. Les organisateurs des célébrations soviétiques eurent alors le choix, soit de redéfinir et d'enrichir les formes existantes, soit d'en inventer de nouvelles. En 1920, avec l'introduction du *subbotnik*, la seconde solution prit le dessus, mais très vite, cette décision fut à son tour abandonnée.

En effet, la disparition de la manifestation ne fit pas naître de nouvelles formes festives pérennes. Dès le 1^{er} mai 1921, le *subbotnik* fut délaissé en tant qu'élément central de la célébration (il garda néanmoins sa place dans l'arsenal mobilisateur et propagandiste soviétique, utilisé dans d'autres circonstances). Quant aux mises en scène de masse qui, en 1920, incarnaient pour certains l'avenir à la fois des fêtes révolutionnaires et du théâtre, voire de l'art tout entier, celles-ci furent organisées dans différentes villes tout au long des années 1920, sans pour autant accéder, la plupart du temps, au statut d'éléments centraux de la fête soviétique. Cette fragilité de la dimension artistique de la fête révolutionnaire n'était probablement qu'une expression parmi d'autres de la fragilité du statut du spectaculaire. Elle témoignait sans doute également d'une méfiance grandissante à l'égard des artistes et de leur langage, à un moment où les milieux artistiques étaient à leur tour brutalement contestés par les autorités politiques, tout en étant soumis à de perpétuelles et violentes tensions en leur sein.

Le retour en force de la manifestation

Ainsi, dès le 1^{er} mai 1922, les manifestations sont-elles à nouveau organisées à l'occasion des principales fêtes soviétiques. Elles redeviennent très vite essentielles dans les célébrations, pour garder ce rôle jusqu'à la disparition de l'URSS.

Ce choix de la réintroduction est-il fait faute de mieux, faute d'avoir inventé des formes nouvelles, et donc de s'être montrés – comme le souhaitait Anatoli Lounatcharski – aussi « doués du génie créateur » que les révolutionnaires français ? Ou bien s'explique-t-il plutôt par le potentiel de la manifestation, notamment par sa fonction mobilisatrice toujours très appréciée, mais aussi par une possibilité de réaliser le rêve du « peuple-spectacle » ? Les auteurs d'écrits sur les fêtes, publiés dans les années 1920, soulignaient en effet que

la manifestation, par définition, représentait à la fois une action collective et un spectacle, aussi bien pour les manifestants que pour le « public » (celui des trottoirs ou celui des tribunes, distinction qui pouvait revêtir une importance toute particulière). En mettant le peuple en marche, la fête promettait de réaliser le rêve de Rousseau, de Lounatcharski et de tant d'autres, persuadés que la fête se devait d'être spectaculaire, mais que le peuple ne devait surtout pas constituer un public inerte et extérieur au spectacle festif... Mais pour cela, on l'a compris, il fallait que la manifestation héritée de la Révolution change, qu'elle acquière des formes différentes, enrichies, porteuses de significations et d'émotions nouvelles. C'est sur la manifestation que se concentra alors la recherche du spectaculaire dans la fête soviétique des années 1920, en lien avec la persistance de la fonction mobilisatrice des célébrations publiques.

« Il faut travailler, mais le fusil reste à portée de main¹⁴ »

ou la permanente mobilisation du citoyen soviétique

- L'obsession du nombre

Avec la décision, prise à l'occasion du 1^{er} mai 1922, de réintroduire les grandes manifestations dans le programme des fêtes soviétiques, le régime mise sur leur caractère massif¹⁵. Durant les jours qui précèdent la fête, les organes dirigeants de toutes les institutions et organisations soviétiques (le parti, le *komsomol*, les syndicats, l'armée...) réitèrent dans la presse et *via* leurs propres réseaux de communication, les appels « aux ouvriers et aux ouvrières, aux soldats de l'Armée rouge et à tous les travailleurs honnêtes » les incitant à participer massivement aux cortèges festifs¹⁶. Le lendemain, les pages de journaux se remplissent de descriptions enthousiastes des cortèges grandioses. Désormais, les journalistes répètent, année après année que, cette fois-ci, enfin, les rangs de manifestants étaient réellement bien garnis, glissant parfois quelques remarques critiques à l'égard des célébrations antérieures¹⁷. L'objectif d'assurer

14. *Rabotat' nado, vintovka rãdom*, titre d'une affiche soviétique de Vladimir Lebedev, 1920.

15. À cette époque, un système d'organisation et de contrôle des célébrations à l'échelle du pays était en train de se former. Les consignes et les ordres du centre n'étaient pas encore systématiques : parfois, les instances centrales (celles du parti, des syndicats ou des commissions constituées *ad hoc*) intervenaient de façon directe et explicite, comme en avril 1920, pour remplacer les manifestations par le *subbotnik* ; dans d'autres cas, elles se limitaient à des indications générales, laissant le choix définitif aux organisateurs locaux. Ainsi, à l'occasion du 1^{er} mai 1922, le Comité central du parti donna l'ordre d'organiser « de larges manifestations ouvrières là où les organisations locales le jugent opportun », *Pravda*, n° 84, 14 avril 1922.

16. Appel du Comité du Parti de Moscou, du Soviet de Moscou et d'autres institutions, publié dans *Pravda*, n° 92, 27 avril 1922.

17. *Pravda*, n° 96, 3 mai 1922 ; *Pravda*, n° 253, 9 novembre 1922.

une large participation aux rituels festifs apparaît vite comme une véritable obsession du régime. Présente tout au long des années 1920, elle se manifeste avec une force particulière à des moments précis, notamment aux débuts de la Nouvelle politique économique, en 1922, puis lors du grand « bilan » que dresse le pouvoir soviétique en célébrant le dixième anniversaire de la révolution d'Octobre en 1927, peu avant la fin de la NEP.

Le premier cas semble particulièrement intéressant, tant cette préoccupation y est vive, exprimée qui plus est sans le recours à la langue du bois des années postérieures (où le mot « masses » commence obligatoirement à être accompagné de l'épithète « larges », où une « participation » se doit d'être « active¹⁸ »). L'éditorial du premier numéro de la *Pravda* paru après la célébration du 1er mai 1922 en témoigne. Construit essentiellement comme une réponse triomphante aux invectives des ennemis du pouvoir soviétique, il étale en toute franchise les enjeux de cette célébration :

Pendant que les bonzes de l'impérialisme menaient des « consultations privées » pour décider s'il fallait obliger la Russie à restituer les biens des capitalistes et pour définir les tributs à imposer en punition aux travailleurs russes, coupables d'avoir secoué le joug, pendant ce temps-là, à Moscou se tenait la plus grandiose manifestation du 1er Mai qu'il y ait jamais eu depuis le coup d'État d'Octobre. À la veille de [la conférence de] Gênes, toute la presse des gardes blancs [...] martelait que le pouvoir soviétique ne tenait que grâce aux baïonnettes, ne jouissait guère de soutien et était sur le point de s'écrouler. Ceux qui ont vu la manifestation de 1er Mai, doivent le reconnaître [...], une manifestation comme celle-ci ne peut pas avoir lieu sur un ordre venu d'en-haut. Des centaines de milliers de personnes ne sortent pas dans les rues sur ordre. Il suffisait d'ailleurs d'observer les visages et l'humeur des colonnes de manifestants qui parcouraient incessamment les rues, pour se persuader définitivement que le 1er Mai est devenu une véritable fête populaire [...]¹⁹.

Tout y est, à commencer par le contexte international qui rendit le régime bolchevique particulièrement soucieux du succès de la mobilisation festive jusqu'à l'ambition de dépasser le cadre partisan, pour élever la fête prolétarienne au statut de célébration nationale. La fête et sa cérémonie centrale, la manifestation, y apparaissent comme un moment de vote, plus précisément de plébiscite, capable de procurer une légitimité si recherchée par le pouvoir

18. Voir par exemple : « Résolution de la réunion des délégués au XIII^e Congrès des Soviets de la RSFSR consacrée à la célébration du X^e anniversaire de la révolution d'Octobre et à la participation de larges masses ouvrières », GARF [Archives d'État de la fédération de Russie], 3316/20/889, p. 36.

19. *Pravda*, n° 96, 3 mai 1922.

bolchevique. Au début des années 1920, celui-ci traverse une crise profonde et sa légitimité, construite sur un modèle révolutionnaire, est ébranlée à la fois par les grandes difficultés socio-économiques, notamment la famine, par les crises politiques, en particulier la révolte de Kronstadt au printemps 1921 et par l'introduction de la NEP, vécue tantôt comme une trahison des idéaux révolutionnaires, tantôt comme promesse d'un retour à la « normalité », voire comme un signe annonçant la fin proche du régime. Il devient alors crucial de rassurer les sympathisants, de matérialiser les soutiens, de réaffirmer le pouvoir, mais aussi de le fonder sur autre chose que la capacité à mobiliser ses partisans. Ceci est d'autant plus important que la Russie soviétique cherche alors à sortir de son isolement extérieur et à nouer des contacts, avant tout économiques, avec l'étranger. À cette fin, elle a besoin de se faire respecter et de donner une image de stabilité politique et économique, malgré la question épineuse des dettes tsaristes. La conférence de Gênes, au printemps 1922, est vécue en Russie comme une épreuve, un test et s'accompagne d'une sorte de remobilisation perceptible dans le discours propagandiste et les rituels festifs. Si l'année précédente, le 1er Mai fut proclamé la « première fête de paix » et l'accent fut mis sur les distractions et les loisirs, en 1922, l'armée se retrouve projetée sur le devant de la scène : le défilé militaire et la cérémonie du « serment rouge » (*krasnaâ prisâga*) des nouvelles recrues devient le moment-clé du rassemblement central qui, à son tour, est l'aboutissement de la manifestation²⁰. Ce spectacle de la puissance de l'État prolétarien a plusieurs destinataires : avant tout l'étranger, cet observateur lointain qui occupe brutalement une place démesurée dans l'imaginaire des journalistes soviétiques, comme le montre déjà l'éditorial cité plus haut. Dans le même numéro de la *Pravda*, la description de la cérémonie du « serment rouge » à Moscou se conclut par un récit des réactions des étrangers présents sur la place Rouge :

[...] les invités étrangers, arrivés au défilé militaire avec leur petit sourire sceptique, de style impérialiste, y assistent désarmés... et éblouis par la beauté et le caractère ordonné de la cérémonie. Les détachements passent, les uns après les autres, changent de rangs et se réordonnent et, partout, on voit les objectifs des appareils photographiques immortaliser notre fête prolétarienne. Que le monde entier sache que notre poudre sera toujours sèche²¹ ! [Qu'il sache] que l'étoile de l'Armée rouge montre le chemin aux travailleurs de la planète²² !

20. Programme de la fête du 1^{er} mai 1922, publié dans *Pravda*, n° 90, 25 avril 1922.

21. Allusion à la mobilisation permanente de l'Armée rouge, toujours prête à intervenir.

22. Lev Mitnickij, « Krasnaâ prisâga (vpečatleniâ) » [« Serment rouge (impressions) »], *Pravda*, n° 96, 3 mai 1922.

- L'obsession du regard extérieur

C'est ainsi que commence le grand spectacle soviétique destiné au « monde entier », spectacle qui cherche, pendant les décennies à venir, à intimider les ennemis et à séduire l'étranger potentiellement solidaire (« les prolétaires du monde entier »), tout en utilisant la menace de « l'entourage impérialiste » comme moteur de mobilisation à l'intérieur du pays²³.

Dans ce spectacle, il n'y a pas que le nombre qui compte : l'ordre, la discipline, d'une part, l'enthousiasme et la « conscience révolutionnaire » d'autre part, sont aussi très importants et, dans les célébrations des années 1920, ces deux dimensions attirent l'attention permanente des organisateurs. Les documents liés à la préparation des fêtes en témoignent, tout comme leurs descriptions publiées *a posteriori*, qui mettent en exergue le caractère ordonné et discipliné des cérémonies festives. Lors de la grande célébration bolchevique du 7 novembre 1922, l'étranger, dans son rôle d'observateur et de public critique ou admiratif, est à nouveau au centre de toutes les attentions à cause, notamment, du IV^e congrès du Komintern qui se tient en Russie en novembre et décembre de cette même année. Comme lors de la conférence de Gênes, les circulaires et les appels des organes dirigeants du parti, publiés et largement diffusés, ainsi que les éditoriaux de la *Pravda* et d'autres journaux soviétiques établissent un lien direct entre les enjeux internationaux, la politique soviétique et la célébration²⁴. Nous retrouvons ensuite ce lien dans le programme festif à Moscou et surtout à Petrograd. La célébration dans cette deuxième ville, qui accueillait les délégués du congrès, occupa une place centrale dans la presse soviétique (réservée d'habitude à Moscou). L'angle de vue choisi pour la décrire fut essentiellement celui de l'invité étranger. Que ce soit dans le récit de la manifestation ou du défilé militaire (car l'armée joua à nouveau un rôle très important dans le spectacle festif), c'est la réaction des délégations étrangères qui était guettée et racontée :

Ce [défilé] fut un spectacle passionnant. Plus d'une fois un cri enthousiaste s'est échappé de la poitrine des communistes étrangers. Hier ils ont vu la haute

23. Sur le rôle de l'étranger dans l'imaginaire et la propagande soviétique, voir Jeffrey Brooks, *Thank You, Comrade Stalin ! Soviet Public Culture from Revolution to Cold War*, Princeton, Princeton University Press, 2000, 319 p. ; Stephen Kotkin, *Magnetic Mountain. Stalinism as a Civilization*, Berkeley, University of California Press, 1995, 639 p. [en particulier le chapitre 5].

24. Télégramme envoyé en province par Valerian Kouïbychev, secrétaire du Comité central du parti, responsable de la propagande et de l'édition, qui donne l'ordre de lier la célébration du cinquième anniversaire de la Révolution au congrès du Komintern qui s'ouvrait le 8 novembre (RGASPI - Archives nationales russes d'histoire sociale et politique, f. 17, inv. 60, d. 107, f. 57) ; appel aux organisations locales du parti, signé par V. Molotov, secrétaire du Comité central, *Pravda*, n°234, 17 octobre 1922.

conscience révolutionnaire du prolétariat de Petrograd, aujourd'hui ils ont admiré sa puissance organisée et invincible. Ils en parleront avec enthousiasme aux travailleurs de l'Occident. [...] L'harmonie et l'ordre n'ont aucune commune mesure même avec l'an dernier. [...] On voit l'étonnement et l'admiration qu'ils suscitent sur la tribune du Komintern : c'est tellement à l'opposé du chaos asiatique, du manque de discipline et du désordre destructeur dont ne cesse de parler le monde de l'idéologie bourgeoise²⁵.

Même quand le spectacle festif se déroule devant des témoins favorables à l'URSS, l'observateur hostile, l'ennemi n'est jamais loin, et la fête reste toujours un moment d'épreuve et d'examen.

Les ennemis ne sont d'ailleurs pas qu'à l'extérieur. On sait à quel point la présumée (omni)présence de l'ennemi intérieur est indispensable au fonctionnement du système soviétique et au maintien de son état de mobilisation.

La NEP fournit un contexte particulier à cette logique qui, tout en remontant aux années de la guerre civile, ne se développa pleinement que dans la période postérieure, sous le stalinisme. Dans les années de la NEP, le régime soviétique dut consentir au retour du marché et accepter, de ce fait, la présence de groupes socio-économiques jugés profondément étrangers à la société socialiste, car liés aux activités économiques privées. Dans le discours et l'imaginaire soviétiques, ces populations, par ailleurs hétérogènes et impossibles à réduire à un seul profil social ou professionnel, étaient incarnées par la figure du *nepman*, entrepreneur qui profita du retour du marché. Non seulement cette société *nepman* était tolérée, mais elle prenait une place de plus en plus importante et visible, en laissant notamment son empreinte sur le visage de la ville soviétique où, dans les rues centrales, les cafés, les restaurants, les boutiques de luxe (ou boutiques tout court – après les années du communisme de guerre où le commerce privé était interdit et toute denrée alimentaire ou autre était devenue un objet de luxe) ouvraient désormais leurs portes, signe de divisions économiques, sociales, culturelles et spatiales réapparues.

La manifestation et, plus généralement, la fête de la classe ouvrière, pourtant officiellement au pouvoir en Russie, retrouvait alors probablement l'une des fonctions caractéristiques des cortèges contestataires, celle de la conquête symbolique des centres-villes, de l'intimidation et du défi lancé à la bourgeoisie qui y habite. Ainsi, décrivant le décor festif de Petrograd le 7 novembre 1922, un journaliste racontait plusieurs scènes où les symboles de l'État prolétarien, affichés le long de la perspective Nevski – rebaptisée « avenue du 25 octobre », en commémoration du jour de la Révolution –, faisaient accélérer le pas, voire

25. *Pravda*, n° 253, 9 novembre 1922.

fuir les *nepmen* qui, pourtant, avaient déjà pris l'habitude de se sentir maîtres de cette avenue prestigieuse. Il concluait avec satisfaction : « et même si les gens continuent à appeler cette avenue Nevski (ou Nepski), ces jours-ci, elle était, sans aucun doute, avenue du 25 octobre²⁶ ».

Naissance d'un « peuple révolutionnaire »

- Rassembler pour unir

En intimidant l'ennemi et en réaffirmant la suprématie du projet bolchevique, la fête rappelait aux *nepmen* leur place, marginale, dans la société soviétique. Par ce même spectacle de force et de cohésion, elle permettait aussi de rassurer la base, les sympathisants et notamment la jeunesse, cette première génération soviétique formée par la guerre civile, qui avait beaucoup de mal à trouver sa place – sociale, professionnelle et culturelle – dans le contexte de la NEP. La manifestation leur donnait l'occasion de reconstituer un entre-soi et de revivre un moment d'élan collectif, de conforter leur image et de réaffirmer leurs valeurs.

Cette « expression communautaire²⁷ » n'est pas incompatible avec une autre dimension, de plus en plus présente dans les manifestations des années 1920 et qu'on pourrait qualifier de « nationale ». Il s'agit d'une volonté de s'adresser à des milieux plus larges et de les inclure dans les rituels festifs, grâce à un discours de réconciliation et volontairement étatique. Cette tendance, parfois présente même pendant la guerre civile, s'accroît nettement avec la fin de celle-ci. Même si les manifestations continuent à être couramment appelées « ouvrières », les signes du dépassement de ce cadre sont soigneusement mis en avant dans les descriptions. Tout en cherchant à démontrer un accroissement quantitatif des manifestants et à relever la présence de telle ou telle catégorie sociale autre que les ouvriers, les auteurs de ces descriptions privilégient l'image d'unité, en soulignant la disparition progressive de la distinction entre les participants du cortège et le « public des trottoirs » qui, d'habitude, restait un observateur passif, extérieur, étranger, voire hostile à la fête soviétique. Ainsi, on peut lire à propos du 1er mai 1923 :

La fête du 1er Mai n'avait pas d'ennemis. Souvenons-nous de toutes les manifestations d'octobre. Elles étaient séparées en deux : la rue inondée des rangs ouvriers d'un côté, le trottoir rempli d'une foule indifférente, aigrie et intérieurement

26. *Ibid.*

27. Cette notion est empruntée à la description des « manifestations routinières » françaises dans Pierre Favre, « Introduction », dans Pierre Favre, *op. cit.*, p. 36.

réprobatrice, de l'autre : ceux qui ont été offensés de la Révolution, ceux qui ne faisaient pas confiance en Octobre. Dans cette confrontation, s'exprime des plus concrètement la haine de classe. La rue et le trottoir. Ce 1er Mai n'a pas connu cela. Tant la rue que le trottoir fleurissaient de bannières rouges. Il n'y avait pas deux camps [...]28.

Cette revue proche du *Proletkult* cherchait à appliquer une lecture classique, faite en terme de classes, qui allait bientôt devenir problématique dans son application à la société soviétique, censée abolir les classes. Le journal *Pravda*, constatant une tendance similaire un an auparavant, le 1er mai 1922, la décrivait selon un schéma qui allait connaître une grande diffusion en URSS. Selon la *Pravda*, le parti communiste constituait l'avant-garde du prolétariat qui, à son tour, guidait les masses les plus larges du pays. Ici, cette idée acquérait une expression très concrète, car on la voyait reproduite dans la composition des cortèges festifs :

Ce n'était pas une manifestation de communistes ; ceux-ci marchaient à la tête de la classe ouvrière suivie par le reste de la population, à l'exception des *nepmen* et des mencheviks. [...] C'était une fête d'un nouveau peuple révolutionnaire... [...] Arrivé au pouvoir, le prolétariat de Russie défend les intérêts nationaux de l'État russe [...]29.

Ainsi naissait un nouveau peuple qui transcendait les barrières de classes et réunissait en son sein les communistes et les sans-parti, les ouvriers et « le reste de la population ». Cette nouvelle nation avait sa cause nationale, son État qui devait la défendre et qui demandait, par conséquent, un ralliement et une mobilisation de tout un chacun. Le cortège symbolisait le corps de la nation reconstitué et le fait de se joindre aux rangs des manifestants devenait une expression de cette adhésion et de la reconnaissance de la Russie bolchevique en tant qu'État national.

- Rassembler pour transformer

La manifestation était capable de bien d'autres miracles. Elle possédait une capacité à transformer et à homogénéiser – ne serait-ce que temporairement – cette masse hétéroclite qu'elle réunissait en son sein. Une telle métamorphose avait lieu quand les foules hétérogènes, bigarrées, chaotiques devenaient un collectif discipliné, ordonné, cohérent et... spectaculaire. La longue – jugée souvent trop longue ! – marche des cortèges, ponctuée par de

28. « Moment izobretatel'nosti i massy » [« L'inventivité et les masses »], *Gorn*, n°8, 1923, p. 46.

29. *Pravda*, n°96, 3 mai 1922.

nombreux arrêts (fléau des manifestations soviétiques, selon les ouvrages des années 1920), n'était qu'une préparation, une étape nécessaire durant laquelle les masses de manifestants donnaient à voir un tableau, certes impressionnant, mais encore trop éclaté :

Il est déjà 3 heures de l'après-midi. Tout le monde est fatigué, assommé par la chaleur inhabituelle d'un soleil printanier éclatant. On avance lentement, les arrêts sont fréquents. Lors des arrêts, les plus âgés s'assoient [sur les bancs] sur le boulevard, épongeant la sueur qui coule des visages luisants et rougeoyants. Les jeunes forment des petits cercles et là, ils font feu de tout bois. Quelques ouvrière-tisserandes se mettent à chanter, à la villageoise, la *Koroboushka*. Des voix féminines mélodieuses rassemblent autour d'elles une grande foule qui reprend en cœur la chanson. La foule vit, bout [...]30.

Mais voilà qu'à l'approche de la place centrale, une métamorphose se produisait :

Enfin, le cortège reprend sa marche. On dirait qu'un aimant a rassemblé toute cette masse hétérogène, disparate, qui forme maintenant des colonnes bien alignées qui se dirigent solennellement en direction de la place Rouge31.

Avec les années, la volonté de provoquer une telle transformation et de la montrer au plus grand nombre devenait de plus en plus forte et explicite.

La littérature, abondante, consacrée au milieu des années 1920 aux méthodes d'organisation des célébrations cherche, avant tout, les recettes qui permettraient de discipliner et d'homogénéiser les masses de manifestants, de rendre solennel et rythmé leur avancement, de donner une image d'ordre et de puissance. Lors de la célébration du dixième anniversaire de la révolution d'Octobre à Leningrad, on utilise, par exemple, des chevaux « spécialement dressés » et des fanfares pour ouvrir la manifestation, ce qui permet de rendre le cortège « bien aligné et organisé », en assurant une progression parallèle des quatre premières colonnes lors de leur passage par la place Urickij (ancienne place du palais d'Hiver), devant la tribune centrale32. Par ailleurs, à partir de la seconde moitié de cette décennie, les associations sportives commencent à avoir une place de plus en plus importante au sein de la fête – en préparant ainsi les célébrations stalinienne des années 1930 où les *fizkul'turniki* (« athlètes et gym-

30. *Pravda*, n° 96, 3 mai 1922.

31. *Ibid.*

32. Rapport synthétique sur la mise en scène des cortèges lors de la manifestation du 7 novembre 1927, rédigé par le département de la Culture du Conseil des syndicats de la région de Leningrad, publié dans *Agitacionno-massovoe iskusstvo. Oformlenie prazdnestv [L'Art de propagande de masse. Les fêtes]*, t. 1, Moscou, Iskusstvo, 1984, p. 174.

nastes », membres des associations sportives et/ou paramilitaires) occupent le devant de la scène, présentant de vraies chorégraphies au sein de la manifestation (que l'on connaît aussi dans leurs versions italienne ou allemande...).

Dans la décennie précédente, les athlètes soviétiques sont encore souvent disséminés par petits groupes dans les cortèges et, comme le précisent les ouvrages spécialisés, leur rôle consiste justement à « rendre le mouvement des masses précis et rythmé », à « créer des collectifs bien alignés et organisés à partir de foules hétérogènes et bigarrées³³ ».

Entre le spectacle, la pédagogie et les distractions : naissance du carnaval politique

Ainsi la manifestation festive devient-elle un spectacle : celui de la force et de l'ordre, de l'élan et de l'enthousiasme du peuple révolutionnaire. L'idéal de Lounatcharski et de tant d'autres avant lui était-il donc proche, voire déjà atteint ? La vue d'un peuple uni et transfiguré par la participation à la célébration suffisait-elle comme spectacle festif ? Rien n'est moins sûr, à en croire les théoriciens des fêtes soviétiques qui, tout au long des années 1920, réfléchissent aux méthodes qui permettent de rendre la manifestation – reconnue désormais comme élément central de la célébration publique – réellement spectaculaire, parlante, chargée de sens et d'émotions. La pratique le montre tout aussi bien.

En effet, dès la reprise des manifestations, nous assistons à des tentatives de plus en plus systématiques de développer l'animation et le décor des cortèges grâce aux moyens artistiques et théâtraux. Ainsi naît le « carnaval politique » (*politkarnaval*) soviétique, qui, s'inspirant des carnavals européens³⁴, inclut dans les cortèges de nombreux objets statiques ou animés (gigantesques marionnettes, chars symboliques, objets symboliques...) des personnes déguisées et des plateformes mobiles servant de scènes à des tableaux vivants, des pantomimes et de petits spectacles. Cette théâtralisation est étroitement liée au mouvement d'art « auto-actif », ou amateur (*samodeâtel'noé iskusstvo*) qui, sous forme de cercles fonctionnant auprès des clubs ouvriers, connaît un développement important

33. Orest Cehnovicer, *Demonstraciâ i karnaval* [La Manifestation et le carnaval], Leningrad, 1927, p. 76.

34. Cette référence est tout à fait explicite et assumée, car de nombreux ouvrages de l'époque consacrent des chapitres entiers ou des passages importants à la description des carnavals occidentaux, avant de passer à l'analyse des expériences soviétiques et aux recommandations ayant pour objet l'enrichissement de leurs formes, enrichissement qui doit passer notamment par le développement des éléments théâtraux et carnavalesques. Voir, par exemple, Evgenij Rûmin, *op. cit.* ; Orest Cehnovicer, *op. cit.* ; Id., *Prazdnestva revolûcii* [Fêtes de la Révolution], Leningrad, 1931.

durant ces années³⁵. Cette forme particulière domine les manifestations festives soviétiques au milieu des années 1920, avant d'être partiellement mise en cause en 1926 et 1927, puis complètement repensée au moment du grand tournant stalinien, à la fin de la décennie.

Malgré la volonté affichée de rendre les cortèges plus vivants, malgré le rôle joué par les cercles auto-actifs, malgré l'aspect satirique, voire ludique de nombreux éléments théâtraux ou figuratifs, il serait erroné d'oublier la dimension didactique et propagandiste qui reste dominante dans le carnaval politique soviétique. Une compréhension très utilitariste et politique du carnaval était explicite dans tous les ouvrages de l'époque : « Qu'attendons-nous des figures carnavalesques ? Elles doivent exprimer les principales idées de la manifestation, les slogans politiques³⁶... » Les images et les éléments théâtraux servaient avant tout à illustrer, à retranscrire les slogans formulés et diffusés par les organes dirigeants du parti et de l'État à l'occasion de telle ou telle fête. C'est ainsi que, commentant les premières expériences systématiques de ce type d'animation, un journaliste soulignait qu'à Moscou, la manifestation du 7 novembre 1924 fut « renforcée par les images » qui unissaient des slogans avec des caricatures, des emblèmes ou des affiches, ce qui constituait pour lui « un premier pas vers une situation où la manifestation sera regardée plutôt que lue³⁷ ».

Il s'agissait souvent d'une transposition directe des sujets de la presse écrite, voire de la reproduction – en beaucoup plus grand – des caricatures publiées dans les journaux. La manifestation sous forme de carnaval politique représentait ainsi une sorte de journal, sinon un journal animé. Et, à l'instar de la presse écrite, deux sujets y dominaient : l'actualité internationale et la chronique des succès économiques de l'URSS. Le premier permettait de jouer sur la veine satirique, développant la dimension proprement carnavalesque et burlesque pour tourner en dérision les ennemis de l'Union soviétique ; le second, réellement central, avait plutôt recours au registre héroïque, en présentant le travail acharné et les succès de telle industrie ou usine. L'accent mis sur le travail et le monde de la production était visible dans la composition des cortèges qui étaient structurés par entreprises, reconnaissables grâce à leurs

35. Sur l'histoire de ce mouvement, voir notamment Lynn Mally, *Revolutionary acts : Amateurs Theater and the Soviet State, 1917-1939*, Ithaca, Cornell University Press, 2000, 250 p. ; Id., *Culture of the Future : the Proletkult Movement in Revolutionary Russia*, Berkeley, University of California Press, 1990, 306 p.

36. Viktor Al'tman, « Prazdnovanie Oktâbrâ na ulice » [« La fête d'Octobre dans la rue »], dans Nicolaj Maslennikov et al. (dir.), *Rabočim klubam k desâtiletiû Oktâbrâ* [Célébrer le X^e anniversaire de la révolution d'Octobre dans les clubs], Moscou/Leningrad, Doloj negramotnost', 1927, p. 83.

37. « Oktâbr'skaâ demonstraciâ » [« Manifestation d'Octobre »], *Rabočij klub*, n° 10-11, 1924, p. 59-60.

insignes et emblèmes. Celles-ci sortaient dans les rues avec les échantillons de leur production, voire avec des machines-outils qui permettaient de les fabriquer sur place. Ainsi, le cortège festif d'une usine de tabac fabriquait et distribuait des cigarettes, alors que les ouvriers de l'imprimerie nationale jetaient dans la foule des tracts consacrés à la fête³⁸.

Malgré la différence de traitement, ces deux sujets, politique étrangère et économie, étaient étroitement liés, la croissance économique étant vue avant tout comme un moyen d'asseoir la puissance nationale de l'URSS. Ce lien était explicite non seulement dans le discours propagandiste, qui martelait les appels à « multiplier les efforts d'industrialisation [...] face au danger de la guerre³⁹ », mais aussi dans la pratique festive où les clubs ouvriers utilisaient la production de leurs usines pour créer des mises en scène et des installations satiriques sur les sujets de l'actualité internationale et, plus rarement, sur les thèmes liés à la politique intérieure. Ainsi, à Petrograd, le cortège de la Banque nationale (*Gosbank*) mettait-il en scène la victoire du rouble soviétique sur les devises étrangères, alors qu'une usine de caoutchouc promenait un gigantesque soulier avec, à l'intérieur, des acteurs amateurs représentant l'Entente⁴⁰ (allusion à l'idiome russe « s'asseoir dans la galoche » qui signifie « se ridiculiser »). Nous retrouvons ici les deux constantes de la culture politique soviétique : l'image de l'étranger hostile comme vecteur – et le travail comme forme – de mobilisation.

Après une courte période d'engouement général, le carnaval politique est remis en cause en 1926 et 1927, sans pour autant disparaître complètement. Comment expliquer cette disgrâce rapide et brutale, après quelques années durant lesquelles les organisateurs et les théoriciens des fêtes soviétiques ne juraient que par lui ? La principale raison évoquée dans les sources est d'ordre économique : un plan de rigueur, adopté en 1926, conduit à réduire le financement des célébrations et les dépenses liées à la théâtralisation des cortèges sont jugées inutiles⁴¹. L'inadéquation de cette forme à la situation politique est également évoquée, bien qu'assez vaguement, en mentionnant le risque de « cacher les slogans politiques mis en avant lors de la célébration du 1^{er} Mai cette année⁴² ». Le carnaval politique est-il jugé inapproprié au vu des défis

38. A. Avdeev, « Oktâbr' 1924 » [« Octobre 1924 »], dans Evgenij Rûmin, *op. cit.*, p. 98.

39. « Oktâbr'skaâ demonstraciâ », art. cit., p. 59-60.

40. *Ibid.* ; *Rabočaâ gazeta*, n° 101, 6 mai 1924.

41. Evgenij Rûmin, « Prazdnestva proletariata pod ugrozj likvidacii » [« Les fêtes prolétariennes menacées de disparition »], *Rabočij klub*, n° 11, 1926, p. 46.

42. Consigne relative à la célébration du 1^{er} mai 1926, dans *Materialy po provedeniû prazdnovanîâ 1-go maâ v 1926 godu* [Matériaux préparatifs à la célébration du 1^{er} mai 1926], Moscou, 1926, p. 4-6.

politique et économique que se fixe l'URSS à la veille du grand tournant stalinien ? Apparaît-il comme un élément ambigu, potentiellement subversif, difficilement contrôlable, qui laisse une place trop importante à l'improvisation et à l'initiative des acteurs amateurs ? La mise au pas du mouvement d'art auto-actif, qui intervient à ce moment-là, semble en effet expliquer en partie la disgrâce du carnaval politique, parmi les autres raisons déjà évoquées.

Le spectaculaire suspect

Il nous semble néanmoins important d'ajouter, en conclusion, un autre élément qui aide à comprendre la réaction « anti-carnaval » : le statut ambigu du spectaculaire dans la pensée et les célébrations soviétiques. Les bolcheviks paraissent réticents à lui attribuer une place essentielle et lui donner une légitimité forte. Même en décernant un rôle important à toute sorte de mises en scène et à d'autres éléments théâtraux ou visuels (notions qu'englobe, en russe, le mot *zrelišè*) dans la célébration du dixième anniversaire de la révolution d'Octobre, ils précisent que :

Les éléments théâtraux [*zreliša*] lors des manifestations du dixième anniversaire [de la révolution d'Octobre] ne peuvent avoir qu'un rôle complémentaire, et en aucun cas se suffire à eux-mêmes. L'importance de la fête elle-même est telle qu'elle n'a nul besoin de s'appuyer sur des effets théâtraux. On doit utiliser les éléments théâtraux à des fins pratiques, pour compléter quelques « vides » qui peuvent surgir durant les manifestations⁴³.

La légitimité d'un spectacle – en tant que partie de la fête – ne vient pas d'elle-même, mais de son utilité, de sa capacité à éduquer ou à distraire les masses. Si cette dernière fonction n'est complètement réhabilitée qu'avec le tournant stalinien du milieu des années 1930 (tournant résumé par exemple dans la célèbre phrase de Staline annonçant une « vie plus belle et plus gaie »), le potentiel pédagogique est au centre de l'intérêt bolchevique pour le spectaculaire dès la décennie précédente, quand l'État se rend à l'évidence de l'impératif de mener un long travail éducatif auprès des masses, pour aboutir à une société socialiste. Le spectacle est alors surtout vu comme un instrument de l'éducation politique et générale ; il s'agit de montrer pour enseigner, d'apprendre en regardant, et le parallèle entre l'école et la fête publique est répandu :

43. Vitalij Žemčuznyj, *op. cit.*, p. 19.

Les fêtes d'Octobre [...] doivent être une sorte de grande école populaire, qui aiderait à rendre le tournant d'Octobre intelligible aux masses, concrètement et en profondeur⁴⁴.

Malgré un recours au spectaculaire – pour montrer, éduquer, capter l'attention –, les bolcheviks doutent de sa capacité à laisser une empreinte profonde et durable. Tout en consacrant des ouvrages entiers à l'art du décor et de la théâtralisation des cortèges et des rassemblements festifs, ils restent persuadés qu'aucun spectacle ne vaut – et ne peut remplacer – une préparation solide, une « conscience » communiste bien ancrée :

Il ne faut pas oublier qu'une manifestation ne dispose que de moyens dont l'effet est passager et superficiel. Sa force tient à la conviction intérieure de ses participants. [...] En conséquence, son gage de succès réside dans une prise de conscience préalable, dans une compréhension précise des idées qu'elle porte sur ses bannières⁴⁵.

Aussi, dans les années 1920, le miracle d'une « révélation », d'un ralliement soudain à la cause communiste sous l'effet d'un spectacle festif semble-t-il être exclu. Quels que soient les effets potentiels d'une manifestation enrichie d'éléments théâtraux, tout spectacle festif doit être précédé et accompagné d'un travail pédagogique et propagandiste méthodique, fondé sur la raison, sur une connaissance scientifique et rationnelle, au fondement de l'idéologie marxiste. Ceci explique l'importance de tout le travail préparatoire, antérieur à la fête, qui fait que la célébration devient, en définitive, un prétexte pour intensifier la propagande, ainsi qu'une façon d'organiser son calendrier, désormais composé de campagnes axées sur les dates festives. Entre le « génie » des organisateurs et la « vivacité » des masses, que Lounatcharski appelait de ses vœux, le choix est désormais clair. Le premier conduit seul les manifestations festives qui vont accompagner la montée du stalinisme triomphant.

44. Orest Cehnovicer, *Prazdnestva revolúcii*, op. cit., p. 6.

45. Viktor Al'tman, art. cit., p. 76.